

SÉLECTION

Plein les poches!

> **Quelque chose** de Tennessee: ses nouvelles sont le meilleur accès biographique indirect à Tennessee Williams. Particulièrement l'histoire d'une initiation homosexuelle, *Le poulet tueur et la folle honteuse*, qui donne son titre à ce délicieux recueil dans la collection Pavillons poche chez Robert Laffont. L'être, dans l'écriture de Williams, oscille entre comique de situation et vie rêvée, fantasmée, partiellement réalisée. Ajoutez-y quelques personnages féminins féroce brocardés et l'autodérision permanente: vous tenez de petits bijoux.

> **Des fantômes** et des souvenirs, il en fourmille dans les romans. A preuve *L'ange noir* d'Antonio Tabucchi (Folio), brillant exercice de mémoire en hommage appuyé à Eugenio Montale. Ou comment transformer des spectres intimes en personnages emblématiques. Le romancier peut aussi se souvenir de petites phrases, de ruptures stylistiques, pour recomposer la vie scandée par la poésie et la prose mélangées. Echo intime assuré avec *Retour définitif et durable de l'être aimé* d'Olivier Cadiot (Folio).

> **Les chevaux emmènent** les écrivains dans des récits initiatiques. Au soir de sa vie, le narrateur du Norvégien Per Pettersen se souvient, dans *Pas facile de voler des chevaux* (Folio), du matin de la Deuxième Guerre mondiale, d'un accident équestre signifiant et de l'initiation à l'âge adulte. Littérature d'émotion, sensible, à quoi fait écho *Sur un cheval* de Pierre Guyotat, précédé chez Folio par *Ashby*, deux récits fondateurs de l'analyse du continent noir de la sexualité par un des grands romanciers du XX^e siècle. Deux récits emblématiques des années 60 où le romantisme flamboyant du désir est tamisé par Freud et Sade, en toute lucidité.

> **La fiction est utile** pour supporter le réel et son ennui, ses contraintes, nous dit Jay McInerney dans *Bright lights, big city*, le roman de 1984 qui l'a révélé et que voici réédité dans la collection Signatures chez Points. Écriture au scalpel d'une recherche de l'oubli de tout - amour, ambition, intelligence - dans la nocturne New York des années 80. Magnifique analyse d'un désastre d'être.

> **Toujours valable:** relire les grands auteurs. On connaît *Moby Dick*, mais Herman Melville fut dans les années 1850 un novelliste de génie, comme le prouve *Le bonheur dans l'échec* - précédé ici de *Cocoricó* chez Rivages poche -, où l'écriture articule un destin entre sordide du réel et flamboyance de l'imaginaire. Melville demeure décidément un brillant pourvoyeur de miroir de l'âme.

> **Nous errons en quête** d'une improbable compréhension du sublime, mais de grands écrivains ont, eux, approché ces rivages avec une acuité qu'il faut mettre en exergue: c'est ce à quoi s'employa Maurice Maeterlinck dans ses commentaires passionnés d'auteurs comme Emerson ou Novalis. Le tragique est quotidien, pensait l'écrivain belge, et le symbolisme en est un bien beau pansement. A relire, donc, *Le trésor des humbles*, dans la collection Cahiers rouges de Grasset. JS

Fine poussière et crime préhistorique

Editions Navarino. Flynn Maria Bergmann et Rodolphe Petit signent chacun un livre étrangement envoûtant.

JACQUES STERCHI

m

Modestes mais réservant d'agréables surprises de lecture, les Editions lausannoises Navarino publient coup sur coup deux petits livres dont l'abord s'avère étrangement envoûtant: *Fleur bleue* de Flynn Maria Bergmann et *Il se peut qu'ils n'aient pas mangé assez de crustacés* par Rodolphe Petit. De quoi prouver que l'on peut, dans ce pays, échapper aux pièges du roman confessionnel à tout prix et retenir le lecteur par une écriture sobre mais efficace.

Flynn Maria Bergmann, plasticien formé aux Etats-Unis et enseignant à l'Ecole cantonale d'art du Valais, avait déjà publié *Ashland Chicago*, livre d'artiste paru chez Art & Fiction à Lausanne l'an dernier. Avec *Fleur bleue*, il propose une tranche d'une sorte de journal intime. Sans véritable début qui s'imposerait dans la logique d'une histoire, et sans fin puisque la vie, une fois le livre refermé, est supposée continuer. Que dit-il? «Parfois, j'aimerais pouvoir écrire comme un sculpteur, c'est-à-dire avec l'éloquence du vide, mais les mots ont trop de présence pour se taire et pas assez de substance pour devenir matière.»

Des fils rouges

Alors, forcément, Flynn Maria Bergmann se positionne dans l'entre-deux. Dans l'hésitante notation tantôt réflexive, tantôt poétique, tantôt banale, tantôt lyrique. Notules pas forcément quotidiennes puisque non datées, mais récurrentes. Dans tout effort autobiographique, ces inscriptions de fragments de vie ont pour elles un ou des fils rouges. Ce qui

donne au livre son caractère envoûtant malgré l'apparente banalité des situations. Le narrateur y écrit à propos de sa fille, d'une ou plusieurs femmes qui passent, ont passé, sont parties, d'un ami décédé, de quelques admirations artistiques. Et c'est à peu près tout. Un fantasme par-ci par-là, comme jouer du saxophone dans le sexe d'une femme... Un doux rêve de tatouage amoureux sur les deux pouces qu'il suffirait ainsi de joindre...

Avec le temps, les livres n'ont plus le même pouvoir d'excitabilité

Ce qui transcende toute cette poussière des heures et des jours reconstituée sur le papier, c'est justement son extrême dilution. Qui sait ainsi dire, sans emphase, sans effet qui ne paraisse spontané, aussi bien l'émerveillement que la souffrance, la mélancolie et l'absence, la présence au monde malgré tout.

Car l'écriture peut être belle et saisissante quand elle avoue d'elle-même n'être qu'un succédané à la chair: «Je m'accroche à mon stylo mais/ c'est d'un bras dont j'ai envie/ car aujourd'hui comme hier/ c'est avec de la sueur/ et non de l'encre/ que j'aimerais/ écrire». C'est dit, c'est noté. Avec le temps, les livres n'ont plus le même pouvoir d'excitabilité. On les a tous lus, comme disait le poète, et l'on attend une improbable chair joyeuse. Alors on note tout cela, on photographie noir sur blanc quelques bribes de l'attente. *Fleur bleue*

est un livre qui tourne en boucle, comme le temps d'une sorte de calme désillusion, mais sans désespoir.

La lune et les lemmings

Tout autre registre avec *Il se peut qu'ils n'aient pas mangé assez de crustacés*, de Veveysan Rodolphe Petit, qui avait déjà signé *Les magasiniers du ciel* chez Castagnié l'an dernier. Un titre délicieusement hors norme pour un tout petit livre oscillant entre le conte, la fable et la pochade. Écriture fort élégante au demeurant, qui entraîne le lecteur par le bout de sa curiosité pour savoir enfin ce qu'un homme préhistorique pouvait bien cacher dans une petite poche en peau. Objet de tous les désirs des autres membres de sa tribu. Entre deux scènes de chasse, ils interrogent l'homme qui se met à narrer l'origine du monde, telle qu'elle se passa entre la lune, des milliers de lemmings et un rhinocéros...

Ultime pirouette, Rodolphe Petit imagine le premier crime crapuleux de la préhistoire pour clore cette fable étrange. Sans que rien ne réponde à l'exergue de l'auteur sur «leur disparition», par supposée carence de vitamine D, par privation de crustacés menant à de ravageuses maladies osseuses. S'épaissit le mystère des origines: la nature humaine déjà vicieuse et les débuts balbutiants de la magie et des mythes. Un beau rêve violent. I

> **Flynn Maria Bergmann**, *Fleur bleue*, 95 pp.; **Rodolphe Petit**, *Il se peut qu'ils n'aient pas mangé assez de crustacés*, 38 pp., Navarino Editions.



Flynn Maria Bergmann. ÉDITIONS NAVARINO



Rodolphe Petit. ÉDITIONS NAVARINO

Le choc des ventres mous

L'Occident n'en finit pas de subir des chocs: cultures, civilisations, traumatismes, attentats, violence et même... mort du rock'n'roll (mais qu'on se réjouisse: il renaîtra ailleurs...). Constat tortueux mais semé de réflexions acérées, *La piqûre du scorpion* médite sur ces collisions de ventres mous, cette dilution de toutes les certitudes, les ventilateurs médiatiques, etc. Un petit livre signé Alain Meyer, journaliste, activiste culturel biennois. JS

> **Alain Meyer**, *La piqûre du scorpion*, à commander sur www.little.ch

Eloge d'un singulier éditeur amateur

Henry-Louis Mermod. La revue «Tra-jectoires» revient sur le catalogue merveilleux de ce capitaine d'industrie lausannois.



Henry-Louis Mermod. DR

Un air de dandy avec ses costumes anglais et son porte-cigarette, une légèreté d'oiseau virevoltant à la lecture des textes qu'il aimait, le jugement littéraire sûr et le talent typographique certain: Henry-Louis Mermod (1891 - 1962) reste un éditeur hors pair en Suisse romande. Mais un amateur au sens noble du terme, puisqu'il exerça son art en parallèle avec son «vrai» métier: capitaine d'industrie à Lausanne. Pour sa quatrième livraison, la revue française *Tra-jectoires* consacre un très volumineux dossier à Mermod, reproduisant notamment la correspondance entretenue avec Francis Ponge dès 1945.

C'est un Francis Ponge cherchant à se dégager de l'emprise de Paulhan qui rencontre Mermod en 1945. Enthousiaste, l'éditeur lausannois ne reste pas passif: conscient du génie du poète, il lui passe commande, propose des éditions

comme *L'œillet*, *La guêpe* ou *Le mimosa*, en attendant *La rage de l'expression* entre autres. Correspondance comme chronologie d'une amitié, l'échange épistolaire entre Ponge et Mermod permet aussi d'approcher la méthode de l'éditeur lausannois. Parfois très en retard, «oubliant» sans ruse de régler quelque mensualité, mais généreux, prodigieusement intelligent quant à l'élaboration de son catalogue. Un catalogue purement merveilleux.

On y trouve Ramuz, certes, et Cingria, Matthey, Chappaz, et plus tard un certain Chessex. Mais y figurent aussi Gide, Claudel, Picasso illustrant Mérimée, Eluard, Colette, Larbaud, etc. Œuvre de bibliophile autant que d'éditeur, le catalogue Mermod aligne les bijoux mariant texte et illustrations comme essentiel dialogique à l'intérieur du livre. «On ne fait rien sans plaisir», disait-il. Ajoutant:

«Et d'ailleurs, je suis beaucoup trop paresseux pour faire ce qui m'ennuie», comme en témoigne Jacques Chessex dont *Tra-jectoires* reproduit l'éloge de Mermod paru dans *Études de lettres* en 1961. Outre une longue digression biographique due à la rédactrice en chef de *Tra-jectoires* Amaury Nauroy - où l'on suit les riches tribulations parisiennes de Mermod -, ce fort volume regroupe des hommages dus à Gustave Roud, Chessex, Jean Planque ainsi qu'une lettre de Florian Rodari, créateur des Editions Dogana, qui dit toute son admiration pour ce précieux devancier.

Il est vrai que l'œuvre laissée par Henry-Louis Mermod, brutalement décédé en 1962, demeure une aventure singulière. Et si l'on ne fait rien sans plaisir, c'est encore mieux quand le talent s'en mêle. JS

> **Tra-jectoires N° 4**, sous la direction d'Amaury Nauroy, <http://trajectoires.acl.free.fr>